L'armurier se trouvait là, et ce fut lui qui reçut le visiteur.
—Que désire monsieur ? fit-il, un fusil de chasse ? des pistolets ?

—Ni l'un ni les autres, monsieur, répondit Georges je viens solliciter de votre complaisance un simple renseignement.

—A vos ordres, monsieur... De quoi s'agit-il ?

Georges tira de sa poche le revolver que le procureur de la République de Melun avait donné à Paula Baltus.

Il le présenta à l'armurier en lui demandant :

—Ceci sort bien de chez vous, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur... impossible de s'y tromper... Mon nom est gravé là... Au moment de la déclaration de guerre, en 1870, j'avais un grand nombre de revolvers pareils à celui-ci... Je les ai vendus presque tous au commencement du siège de Paris.

—Peut-être pourriez-vous me dire à quelle personne vous avez vendu celui-ci.

—J'en doute très fort...

—Pourquoi ?

—La livraison se faisait immédiatement et contre argent. Nous n'avions aucun motif pour demander et pour écrire le nom de l'acquéreur... J'ai déjà fait cette réponse, il y a quelques mois, au procureur de la République d'une ville de province qui m'interrogeait au sujet d'un revolver sortant de chez moi comme celui-là... et, j'y songe, c'était peut-être le même...

—Pardon... Le revolver que je vous présente n'a pas dû être l'objet d'une vente ordinaire... fit observer Georges Vernier. Voyez... l'arme était ornée d'un écusson portant certainement un chiffre... En fouillant vos souvenirs, en consultant vos livres, vous retrouveriez sans doute le nom de celui pour qui vous aviez fait graver l'écusson disparu...

L'armurier regarda attentivement l'endroit où l'écusson dont parlait le docteur avait laissé sa trace.

Il secoua la tête.

—L'écusson placé là, répliqua-t-il, n'était point mon ouvrage.

—Comment le savez-vous ?

—Les armes de ce genre, vendues par moi, n'avaient rien sur la crosse... La plaque de celle-ci a dû être placée après coup et par un ouvrier mal habile, ce qui explique qu'elle se soit détachée...

—C'est votre opinion ?

—C'est ma certitude... D'ailleurs, s'il le faut pour vous convaincre, je puis consulter devant vous mes livres de 1870 et de 1871... Le souhaitez-vous ?

—Je vous en prie...

L'armurier prit dans un des rayons voisins de sa caisse deux registres volumineux, les posa sur une table et se mit à les feuilleter.

Georges le suivait des yeux, anxieusement.

Tous les feuillets relatifs à l'époque désignée plus haut furent tournés et interrogés avec attention.

Aucune trace ne s'y trouvait de ce que Georges voulait savoir.

—Vous le voyez, monsieur, dit l'armurier, ma mémoire n'était point infidèle...

—Sans doute, pour 1870 et 1871... répliqua Georges, mais dans l'année précédente et dans l'année suivante ?

—Inutile même de chercher.

—Pourquoi ?

—En 1869, je n'avais encore aucun revolver de ce modèle...

—Et en 1872 ?...

—En 1872, je n'en avais plus...

A cela, rien à objecter. La réponse était péremptoire en effet.

X

A LA RECHERCHE DE L'HOMME BLESSÉ EN SAVOIE.

Georges, singulièrement découragé, remercia l'armurier, reprit le revolver et sortit.

Tout lui manquait successivement. Ses espoirs s'éroulaient les uns après les autres.

Il avait frappé à la porte de vingt maisons de santé, cherchant les traces de Jeanne, et nulle part on n'avait pu ou voulu lui répondre.

—D'un autre côté, l'arme qui devait le mettre, croyait-il, sur les traces de la vérité, demeurerait inutile entre ses mains.

Qui sait quand arriverait la réponse de M. Delarivière à la lettre de Paula Baltus ?

Qui sait si le banquier consentirait à dire où se trouvait sa femme ?

Qui sait enfin si lui, Georges Vernier, parviendrait à guérir la folle et à obtenir d'elle le mot du terrible secret ?

Il ne lui restait donc qu'une ressource, bien précaire et bien incertaine, pour découvrir le nom du mystérieux condamné de Melun, et pour faire la lumière sur son passé.

C'était de se rendre en Savoie... Georges résolut de partir pour Millerie dès le lendemain.

En sortant de chez l'armurier il gagna le chemin de fer à la place de la Bastille ; bientôt il fut à Saint-Mandé et franchit le seuil de la demeure paternelle.

Il était si changé, que sa mère, dans le premier moment de surprise, eut quelque peine à le reconnaître.

Son père s'inquiéta de sa pâleur, de ses joues amaigries, de ses yeux caves.

—Cher enfant, lui dit-il, tu te fatigues trop !! Il ne faut pas abuser du travail... Tu finirais par te tuer...

—Encore quelques semaines de fatigue, père, répliqua Georges, et je pourrai prendre un peu de repos... En ce moment c'est de tout autre chose qu'il s'agit je suis ici pour vous adresser une question

—Laquelle ?

—Vous rappelez-vous qu'il y a quelques jours nous causions d'une condamnation à mort et d'une exécution qui ont été pour vous l'occasion d'un violent accès de colère ?

—Suivi d'une fort jolie conjestion... répliqua l'architecte, oui, parbleu, je m'en souviens... L'adjoint Lambert, qui est au fond le meilleur des hommes, avait eu le don de m'exaspérer en m'accablant de récriminations absurdes...

—A propos d'une photographie qu'il vous montrait et dans laquelle vous reconnaissiez ou vous croyiez reconnaître les traits d'un homme blessé en Savoie, presque sous vos yeux, par l'explosion d'une mine.

—Justement... Il me semble le voir, encore, ce pauvre diable, si courageux, ou plutôt si stoïque dans la souffrance.

—Père, vous vous croyez toujours certain de n'avoir point été la dupe de quelque vague ressemblance ?...

—J'en suis plus certain que jamais...

—Si j'ai bonne mémoire, vous aviez été adressé à un ingénieur habitant le pays...

—Et qui certainement l'habite encore.

—Comment s'appelait-il ? vous en souvenez-vous ?

—Très bien... il se nommait Dubail...

Georges tira son carnet et écrivit sur une des feuilles le nom de l'ingénieur.

—Pourquoi prends-tu cette note ? demanda l'architecte.

—Parce qu'il faut que je voie M. Dubail...

—Toi !

—Oui, moi, pour une affaire particulière et très importante... Cela vous étonne ?

—Dame ! un peu.

—Je vous mettrai au fait de tout, mais plus tard... Mon récit serait trop long, et le temps me manque aujourd'hui. D'autres renseignements, s'il vous plaît. L'ingénieur Dubail habite-t-il Millerie ?

—Non, mais Evian-les-Bains, à deux lieues de Millerie.

—Quelle route dois-je prendre pour y arriver ?

—Le chemin de fer jusqu'à Genève, et de Genève à Evian le bateau à vapeur.

—Merci, mon père ; je vous quitte.

—Déjà !!

—Il faut que demain je sois à Genève.

—Va donc, cher enfant, et que le bon Dieu t'accompagne !